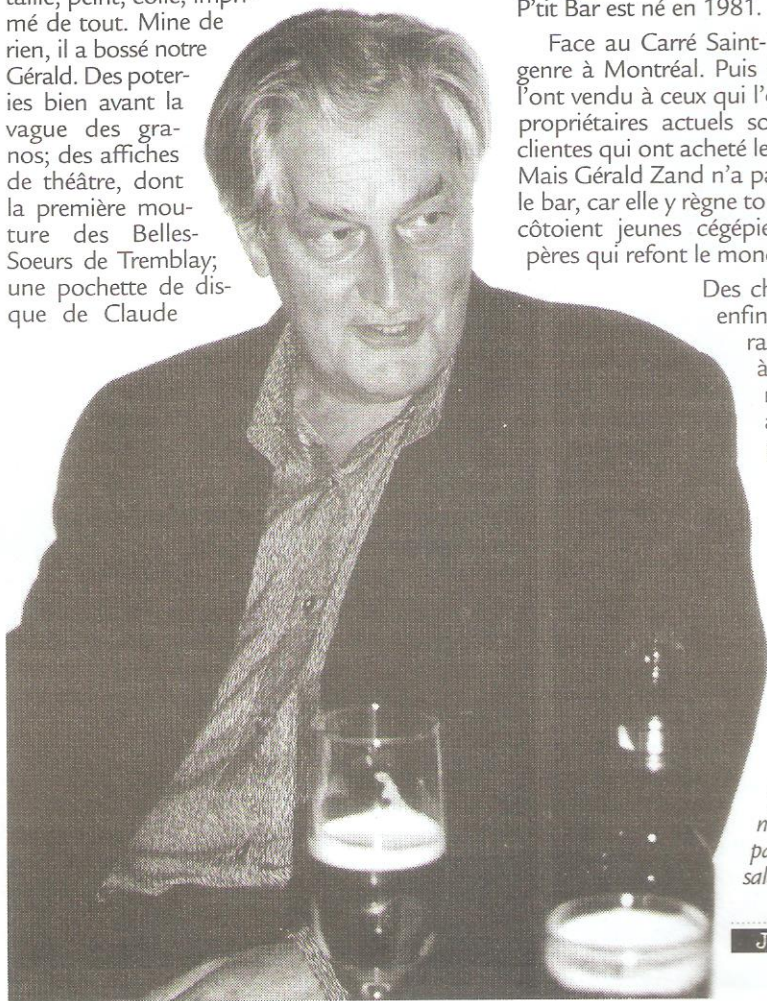


L'artiste n'est pas branché, il est vivant

Terrasse Saint-Denis, quartier latin. Dans un vaste atelier où tout est très bien rangé. Une dizaine de caisses de bière vides bien alignées. Nous sommes en terrain ami. Gérald Zand arpente son atelier pour nous entretenir de sa dernière production. Des croix peintes sur des boîtes de carton récupérées ou sur des sacs de boulanger. Des croix, un thème: Inconnu à cette adresse. Comme les croix des morts à Dieppe... Comme celle du dossier d'un assisté social qu'on a coupé... Des croix qui marquent.

Gérald Zand n'a pas d'explication patentée à donner au sujet de sa démarche, sinon qu'il en est rendu là, à faire des oeuvres minimalistes. Il ferme une boucle en quelque sorte. Retour au passé, à sa jeunesse, dit-il.

Cette jeunesse qu'il évoque nous ramène au début des années 1960. Par la suite, il a dessiné, taillé, peint, collé, imprimé de tout. Mine de rien, il a bossé notre Gérald. Des poteries bien avant la vague des granos; des affiches de théâtre, dont la première mouture des Belles-Soeurs de Tremblay; une pochette de disque de Claude



Léveillé, des murales architecturales qui défient le temps dans un cégep, une université, une devanture de caisse pop. Cela bien avant la loi du 1%.

Depuis, des expos, des tableaux, des expos, des tableaux... vendus aux amis. Heureusement car il en faut pour payer le loyer et les comptes. Mais jamais aucune subvention. Ici, le ton monte. NON, pas de chèque qu'on attribue en fonction des modes et aux amis du jury. Si l'État doit se mêler de l'art, c'est en créant des conditions, non pas gagnantes, mais qui font que les gens du commun et les richards apprécient et comprennent qu'une oeuvre d'art est faite pour vivre avec. Comme pour le reste, le marché a mis son empreinte: l'oeuvre devient objet de spéculation, mode, programme d'assistance aux artistes.

Gérald Zand a aussi conduit son oeuvre sur le terrain social. Il s'est implanté dans ce quartier qu'il habite dans et de tous les sens. Quoi de mieux qu'un bar pour exercer son art de vivre. Le P'tit Bar est né en 1981.

Face au Carré Saint-Louis, le plus petit du genre à Montréal. Puis il l'a vendu à ceux qui l'ont vendu à ceux qui l'ont repris. Surprise, les propriétaires actuels sont des clients et des clientes qui ont acheté le bar (sans blague facile). Mais Gérald Zand n'a pas vendu son âme avec le bar, car elle y règne toujours. S'y mêlent et se côtoient jeunes cégépiens et jeunes grands-pères qui refont le monde encore et encore.

Des chansonniers y trouvent enfin une salle pleine. Gérald y apparaît de temps à autre. Fidèle à lui-même, il traîne son accent d'ancien Suisse pour lancer ses tirades: «C'est merveilleux son truc. Mais c'est formidable c't'affaire qu'il raconte». Il parle, écoute. Ses yeux regardent les humains avec tendresse. Son pinceau s'en prendra à leur bêtise.

Épilogue. «C'est moi qui prend la prochaine tournée, non mais quand même, vous n'allez pas tout boire et payer en plus, bande de salauds!».



Jean-Jacques Bédard